

ment classique, comme le *Dictionnaire de Médecine* de Littré, il était facile de prévoir que le matérialisme des maîtres gagnerait bientôt les rangs des disciples, et que les étudiants du congrès de Liège auraient dans les écoles de nombreux imitateurs.

Les tristes scènes dont nous parlons viennent de révéler la gravité du mal et la rapidité de ses progrès.

L'erreur, du reste, ne limite pas ses tristes ravages à un seul objet ; elle nous conduit en littérature, en philosophie, en peinture, en toutes choses, au réalisme le plus abaissé. Le courant qui triomphe momentanément à l'Ecole de médecine est le même qui nous a menés de Cousin à MM. Taine et Renan, et d'Ingres à M. Courbet.

On veut s'affranchir de *la routine*, c'est-à-dire de la croyance à Dieu et à l'immortalité de l'âme, ces deux *hypothèses* sur lesquelles étaient fondées la vieille morale et la vieille société, et l'on chasse de partout non-seulement l'idée religieuse, mais le spiritualisme, afin d'arriver au règne absolu de la matière.

De telles aberrations inspirent plus de tristesse encore que de colère, et comment s'étonner que des ouvriers à peine pourvus de notions rudimentaires méconnaissent certaines vérités économiques, quand on voit des hommes doués d'une haute culture intellectuelle et qui devraient, par leur éducation et leurs lumières, servir de guides à leurs semblables, méconnaître les vérités philosophiques et religieuses les plus évidentes, celles qui ont été la croyance de tous les génies et de tous les siècles, celles que le simple bon sens démontre, pour prôner à leur place des théories absurdes et grotesques, quand elles ne sont pas malsaines et dangereuses ?

Le matérialisme n'est pas seulement, en effet, une doctrine antichrétienne et antirationnelle, mais encore antisociale. Matière et liberté sont deux termes qui s'excluent. Si l'homme est un être purement matériel, il n'est pas libre ; s'il n'est pas libre, il n'est pas responsable, et s'il n'est pas responsable, la société n'a pas le droit de le punir. Punit-on la pierre qui se détache du sommet d'un édifice, l'avalanche qui descend de la montagne, le fleuve qui déborde, la grêle qui dévaste ?

En théorie, le matérialisme est la destruction complète, radicale de toute société, de tout rapport possible entre les hommes. Sous son règne, la justice devient un non-sens et le dévouement une sottise. Sans doute on ne verra jamais l'application rigoureuse d'une pareille doctrine, parce qu'elle ne saurait prévaloir dans le monde, et que la nature humaine, si abaissée qu'on la suppose, gardera toujours de son origine quelque chose qui la préservera des derniers excès. Mais l'erreur n'en est pas moins déplorable, parce qu'elle fait de nombreuses victimes, cause des troubles et des ruines, dessèche et stérilise, comme le feu, les lieux où elle passe.